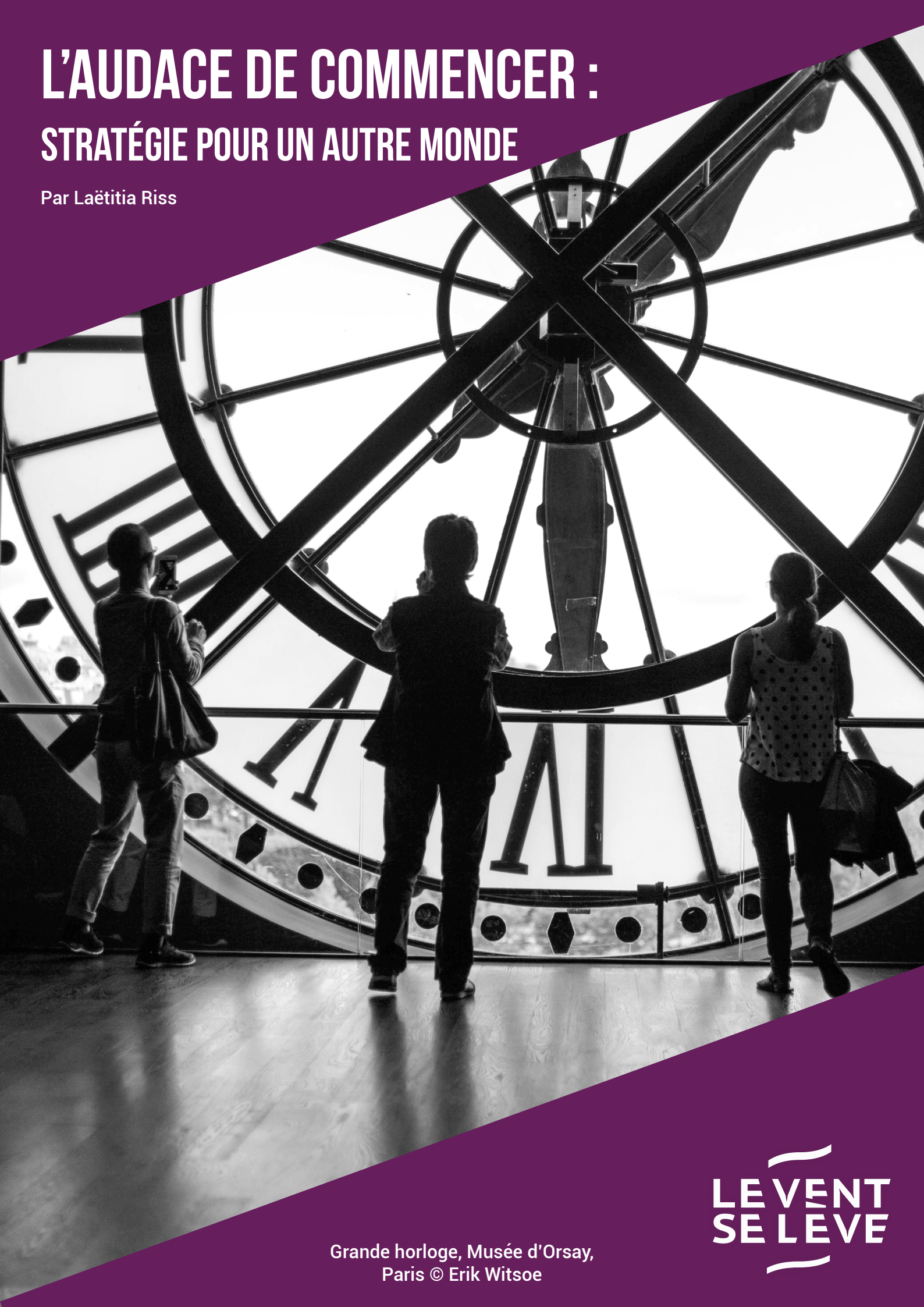


L'AUDACE DE COMMENCER : STRATÉGIE POUR UN AUTRE MONDE

Par Laëtitia Riss



LEVENT
SE LEVE

Grande horloge, Musée d'Orsay,
Paris © Erik Witsoe

L'AUDACE DE COMMENCER : STRATÉGIE POUR UN AUTRE MONDE

« Le jour d'après ne sera pas comme le jour d'avant » a promis Emmanuel Macron, dans son discours aux Français, le 16 mars dernier. On voudrait y croire. À condition qu'il ne soit pas le jour que nous préparent ceux qui ont démontré leur goût pour la morale des indifférents : il faut que tout change pour que rien ne change. À condition qu'il soit le véritable commencement d'un nouveau siècle, libéré de la force d'inertie vertigineuse provoquée par la soumission de l'avenir à la répétition du présent. À condition qu'il débute « dès maintenant »¹ et que dans le vacarme du moment, nous parvenions à distinguer les paroles salutaires des lieux communs. Stratégie alors pour temps de détresse : 1. Se prémunir contre ceux qui prédisent, un peu trop vite, l'effondrement du capitalisme. 2. Comprendre ce qui nous arrive. 3. Agir pour faire naître l'autre monde.

I. L'effondrement qui ne viendra pas et l'arnaque du « monde d'après »

Le glas du capitalisme ?

Un refrain médiatique et politique voudrait que l'on sonne enfin le glas du capitalisme et de ses avatars : productivisme, mondialisme, néolibéralisme. La pandémie de Covid-19 viendrait en effet comme radicaliser les failles d'un système et le précipiter dans sa chute. Une hypothèse largement partagée depuis « la gauche de la gauche » jusqu'aux plus réactionnaires, qui entretiennent l'espoir secret de leurs grands soirs respectifs : révolution pour les uns, retour à la tradition pour les autres. Cette convergence, pourtant, loin de nous réjouir, devrait susciter notre méfiance. Comment expliquer en effet que les plus farouches adversaires s'accordent soudainement dans un même requiem ? Par-delà leur détestation conjointe des « enchantements démocratiques du narcissisme marchand »² et la désignation sans équivoque de leur ennemi commun, c'est aussi le recours tacite à un logiciel historique, que l'on croyait obsolète, qui vient éclairer cette conjonction. Le marxisme vulgairement diffusé, prévoyant l'effondrement nécessaire du capitalisme sous le poids de ses contradictions, trouve à s'hybrider avec les nouvelles thèses effondristes et collapsologistes qui annoncent la fin prochaine du monde. Curieux climat apocalyptique d'époque, qui conduit à faire ressurgir les vieux démons

¹ Voir S. Halimi, « Dès maintenant », *Le Monde diplomatique*, Avril 2020.

² J. Rancière, *En quel temps vivons-nous ?* Paris : La Fabrique éditions, 2017. *In extenso* : « Il y a quand même une chose que Badiou, Zizek ou le Comité invisible partagent avec Finkielkraut, Houellebecq ou Sloterdijk : c'est cette description basique du nihilisme d'un monde contemporain voué au « service des biens » et aux enchantements démocratiques du narcissisme marchand. »

déterministes et téléologiques, où tout est joué d'avance et où chaque signe des temps est interprété à la lumière d'un : « On vous l'avait bien dit ! ».

Il convient pourtant de rappeler les nombreuses critiques qui se sont élevées contre cet historicisme de boulevard, certes commode par sa prétention à l'explication exhaustive, mais faisant l'impasse sur la véritable dimension historique de l'expérience collective ; à savoir *son irréductible contingence*. Dans un entretien daté de 1974, Hannah Arendt mettait ainsi en garde contre tous les prophètes de la nécessité historique : « Comment est-il possible qu'après coup il semble toujours que ça n'aurait pas pu se passer autrement ? Toutes les variables ont disparu et la réalité a un impact tellement puissant que nous ne pouvons pas prendre la peine d'envisager une variété infinie de possibilités. »³ Face au choc mondial provoqué par l'apparition du coronavirus, il est en effet tentant d'oublier son origine : une zoonose supplémentaire (ces maladies transmissibles de l'animal à l'être humain), dont la propagation n'avait rien d'inscrit dans l'ADN du capitalisme. Non qu'il faille entièrement dédouaner ce dernier, [le saccage environnemental auquel il s'adonne n'a pas été sans effets sur le biotope et a multiplié les risques pandémiques](#), mais tout du moins se prémunir des raisonnements trop mécanistes. Car la célébrité fulgurante du pangolin – petit animal qui aurait fait office d'agent transmetteur du SARS-CoV-2 – semble avoir éclipsé un autre spectacle qui suivait très bien son cours, où l'on renvoyait déjà chacun chez soi, à coup de réduction des libertés publiques, pour faire avaler la pilule des « réformes » à l'agenda. Manière de rappeler que le néolibéralisme, mutation contemporaine du capitalisme, est loin d'avoir épuisé ses ressources et qu'il est prêt à tous les sacrifices pour assurer sa survie.

Penser « le monde d'après »

L'injonction soudaine à penser « le monde d'après » de la part de ceux qui se contentaient très bien du « monde d'avant », apparaît déplacée sinon hypocrite à la lumière de cet autre possible, où l'heure actuelle pourrait tout aussi bien être à la bataille pour les « droits qui restent ». Fiers cependant de leur indépassable dialectique de crise – d'ailleurs, elle-aussi, fille de l'historicisme –, ils brandissent partout qu'au négatif succèdera le positif. Et d'autres de concert, y compris leurs opposants, les rejoignent pour être « force de proposition ». Florilège des promesses et des initiatives qui menacent de se solder par leur insignifiance. Celle, bien sûr, du président de la République, Emmanuel Macron, qui par [un revirement de stratégie communicationnelle](#) a souhaité s'afficher comme un nouveau héros national. C'est tout juste s'il n'affirmait pas : « Je vous ai compris ». Gloire pourtant de courte durée ; lorsqu'il a assuré, par exemple, vouloir placer la santé « en dehors des lois du marché », on a cru à une mauvaise blague – tandis que l'ensemble du personnel soignant est demeuré bouche bée face à tant de cynisme. Les masques n'ont pas tardé à tomber, comme en témoignent [les récentes déclarations du directeur de](#)

³ R. Errera, *Entretiens avec H. Arendt*, New York, 1973. [\[en ligne\]](#)

[l'Agence régionale de santé du Grand Est](#)⁴. En dépit de la pression sanitaire, ce dernier n'a pas remis en cause la suppression de 598 postes et 174 lits d'ici 2025. Pilotée par le « comité interministériel de performance et de la modernisation de l'offre de soin », la subordination de l'hôpital public aux logiques de rentabilité est donc loin d'être enterrée.

Les responsables politiques n'ont pas fait beaucoup mieux. « 58 parlementaires appellent les Français à construire le monde d'après » titrait ainsi *LCP*, à la suite de la publication d'un communiqué commun. Parmi les signataires, des macronistes déçus et convaincus ainsi que des députés affiliés à divers groupes (Libertés et Territoires, Mouvement démocrate, Socialistes et apparentés, UDI Agir et Indépendants, non-inscrits) et un constat d'une lucidité éblouissante : « [Cette crise] a violemment révélé les failles et les limites de notre modèle de développement, entretenu depuis des dizaines d'années. » Fort heureusement, une nouvelle plateforme vient d'ouvrir, lejourdapres.parlement-ouvert.fr, afin de procéder à une concertation collective et d'envisager des mesures, capables d'alimenter « un grand plan de transformation de notre société et de notre économie » ! L'épiphanie collective semble être de mise et certaines propositions, pareilles à de véritables oasis dans le désert : « Revalorisation de 200 euros nets mensuels pour les aides à domicile, aides-soignantes, infirmières et autres agents hospitaliers, TVA réduite sur les biens de consommation issus de l'économie circulaire, relocalisation de l'activité industrielle en France et en Europe... » Un sursaut de bonne volonté, qui enverrait presque au chômage technique les dangereux « gauchistes ». Chez eux, néanmoins, la riposte se prépare aussi : « Effondrement, décroissance, relocalisation... Comment la gauche pense l'après-coronavirus », résume *Le Monde*. Cette dernière risque pourtant d'achopper sur les mêmes dilemmes qui la traverse depuis l'échec de la troisième voie et du « social-libéralisme ».

Plus révélateur encore est l'appel de certains « universitaires » à un « Grenelle du Covid-19 » dont la bien-pensance démocratique fragilise l'ambition de son apostrophe. « Concertation », « efficacité », « transparence » disent en creux les promesses édulcorées d'une modernité libérale à bout de souffle. Le choix même d'emprunter la mémoire du « Grenelle » traduit une flexibilité sinon une méconnaissance historique ; comment comparer les accords qui surviennent au terme d'un des plus long conflit social⁵ de ces dernières décennies, à l'immobilisation forcée engendrée par la crise du coronavirus ? Rien n'assure non plus que, du côté des citoyens, s'affirme la volonté de négocier avec des dirigeants qui n'ont cessé de les trahir. Enfin, on ne saurait trop mettre en garde contre « l'espérantisme » dont témoigne la tribune : « Nul ne peut dire quand nous pourrions sortir du confinement. Pourtant, nous avons besoin d'espoir. [...] Préparer collectivement l'avenir,

⁴ Le directeur de l'Agence régionale de santé du Grand Est a, dans le temps de la rédaction de cet article, été limogé. Il a précisé, dans un entretien donné à *Libération* : « Je ne suis pas en colère. Je ne fais pas de politique, je suis un fonctionnaire loyal. », 8 avril 2020.

⁵ Les accords de Grenelle résultent en effet du conflit social de « Mai 1968 », qui paralysa toute la société française. La révolte des étudiants se transforme bientôt en grève générale et ce sont près de 8 millions de grévistes, soit plus de la moitié des salariés, qui cessent les activités afin d'exiger des conditions de travail et des rémunérations plus dignes. Les accords de Grenelle réunissent ainsi à la table des négociations gouvernement, patronats et syndicats, avant d'aboutir notamment à l'augmentation des salaires, à la réduction du temps de travail, ou encore à l'élargissement du droit syndical.

s'affranchir de l'imminence de la fin du mois pour mieux surmonter la fin du monde, voilà ce qui nous donne espoir. » Outre, le mauvais détournement du slogan « fin du monde, fin du mois, même combat », il est nécessaire de réaliser qu'on ne « surmonte pas la fin du monde » et que l'on ne s'affranchit pas miraculeusement de la fin du mois. Bien au contraire, il s'agit de les affronter avec la plus grande exigence et la plus grande responsabilité. L'« espoir », sinon, aura bientôt la même couleur que celui des timides progressistes de l'entre-deux-guerres, qui, fantasmant l'horizon, laissent brûler la maison.

II. Crises et châtements : stratégie du choc et illusions perdues

Le pire est à venir

Et il y a de nombreuses raisons de s'en inquiéter ; car avant la crise rédemptrice viennent d'abord les signes de normalisation d'un état d'exception. Parmi les avertissements les plus radicaux, celui d'Agamben qui, interrogé par *Le Monde* [*Comment sera, selon vous, le monde d'après ?*], n'a pas hésité à répondre : « Ce qui m'inquiète, ce n'est pas seulement le présent, mais aussi ce qui viendra après. »⁶ Si l'avis du philosophe n'a pas manqué de déclencher des polémiques en Italie⁷, conduisant certains à l'accuser de minimiser la crise sanitaire au nom de la liberté, il n'en demeure pas moins que sa mise en garde conserve de sa pertinence : « Une société qui vit dans un état d'urgence permanent ne peut pas être une société libre », renchérit-il. État d'urgence qui devient également prétexte, lors de chaque crise, à pratiquer abondamment « la stratégie du choc », formalisée par Naomi Klein⁸. Des mesures « provisoires » deviennent bientôt des mesures durables et contribuent à abattre les derniers régimes de protection, s'interposant entre les velléités néolibérales et les droits des citoyens. Pour s'en convaincre, [la loi « urgence coronavirus » a démontré sa formidable capacité à démanteler le droit du travail](#), en ouvrant la voie à la multiplication des dérogations post-crisis pouvant, par exemple, orchestrer le passage de la semaine de 35h à la semaine de 60h. Autre cas, celui de [la généralisation d'un capitalisme de surveillance](#), où les méthodes de récolte des données et de traçage des individus, d'abord présentées comme des moyens d'assurer la « sécurité sanitaire publique », présagent de se transformer en outils supplémentaires de l'arsenal sécuritaire dont dispose déjà l'État. Agamben, loin alors d'être le seul à appeler à la prise de conscience, est secondé par la voix des juristes et des avocats : tandis que Dominique Rousseau a pris soin de [retracer la logique d'urgentsation qui gagne nos sociétés](#) depuis plusieurs années, François Sureau a,

⁶ G. Agamben, « L'épidémie montre clairement que l'état d'exception est devenu la condition normale », *Le Monde*, Samedi 28 mars 2020.

⁷ La première tribune du philosophe est publiée dans le journal italien *Il Manifesto* (« Coronavirus et état d'exception », 26 février 2020).

⁸ N. Klein, *La stratégie du choc, Montée d'un capitalisme du désastre*, Paris : Actes Sud, 2008.

quant à lui, invité à se demander si nous voulions « vivre dans une société où l'État sait en permanence qui se trouve où »⁹.

État qui, aux mains des gouvernements actuels, trouve d'ailleurs très bien à s'allier avec leur projet économique, contrairement aux idées reçues. La mise en place d'un néolibéralisme autoritaire articule en effet le projet historique de ce dernier avec sa condition d'effectivité pratique. L'ouvrage de l'historien François Denord, *Néolibéralisme : version française*, retrace notamment les ramifications intellectuelles d'une idéologie, construite autour d'un paradoxe : celui « d'imaginer l'État comme l'acteur de son propre dessaisissement » et de faire naître « un interventionnisme libéral »¹⁰. À mille lieux donc du libéralisme classique et son « laissez-faire ». Précieux rappel qui devrait nous vacciner contre les mirages d'une politique de « relance », en pleine crise sanitaire, dès lors qu'elle est menée par ceux qui ne savent que trop bien comment employer les ressources de l'État à leurs avantages. Problème, pour imposer un tel programme de dérégulation régulée, il faut parvenir à passer outre les forces sociales qui manifestent leur résistance à cette marchandisation intégrale et à ce « désencastrement » de l'économie des structures collectives, selon la thèse de K. Polanyi¹¹. Quelle meilleure stratégie alors qu'un gonflement de l'appareil répressif, désormais régisseur disciplinaire et organe centralisé de contrôle¹², profitant de chaque prétendue « menace », pour s'inventer de nouveaux instruments, capables de décourager et de faire taire les plus farouches ?

La difficile reconquête

Face à cet « état d'exception dans lequel nous vivons [qui est devenu] la règle », Walter Benjamin nous pressait, déjà en 1940, de « faire advenir le véritable état d'exception »¹³. Celui qui, nourri de la tradition des opprimés, entendait instaurer un ordre émancipé d'une histoire reproductrice des injustices. Si l'injonction du philosophe allemand n'a pas pris une ride, elle semble pour l'heure difficile à accomplir. Et pour cause : le défi premier est celui de la solidarité, mise à mal par l'« individualisme possessif »¹⁴ et peinant à faire corps, *par-delà les moments de crise*. La rhétorique de « l'union nationale » et l'applaudissement enthousiaste des soignants par « les Français » chaque soir à leurs fenêtres cachent une méfiance réciproque, qui ne manquera pas de ressurgir, *une fois que la vie aura repris son cours* – et dont on a pu voir les traces [dans les comportements pointés comme « inciviques », à l'instar des razzias en règle, des supermarchés](#). Mais il serait trop facile d'en rester là, de jeter l'opprobre sur les « méchants égoïstes », renvoyant à nouveau chacun à sa morale personnelle. Il s'agit aussi de souligner les mots *trop bien* choisis : « Distance sociale ». Circulez, il n'y a rien à voir. L'espace public devient

⁹ M. Siraud, « Coronavirus: l'exécutif ouvre la voie au «tracking» », *Le Figaro*, 6 avril 2020.

¹⁰ F. Denord, *Néo-libéralisme version française. Histoire d'une idéologie politique*. Paris : Demopolis, 2007.

¹¹ K. Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps [1944]*. Paris : Gallimard. 1983.

¹² Voir G. Deleuze, « *Post-Scriptum sur les sociétés de contrôle* », *Pourparlers*, Paris : Minit, 1990.

¹³ W. Benjamin, « Thèse VIII », *Thèses sur le concept d'histoire [1940]*. in : *Oeuvres, Tome III*, Paris : Gallimard, 2000.

¹⁴ C. B. Macpherson, *La Théorie politique de l'individualisme possessif. De Hobbes à Locke*, Paris : Gallimard, 1971.

désert et l'on comprend la prudence de ceux qui garderont « leurs distances » une fois le confinement levé. On comprend aussi ceux qui, de nouveau prisonniers de l'ombre après l'épisode d'une gloire éphémère, garderont rancune face à cette « société du mépris »¹⁵, soucieuse de retrouver sa confortable apathie. On comprend enfin ceux qui, en colère, céderont à la vindicte et chercheront, à tout prix, « des responsables ». Autant d'indignations qui, à défaut d'un nouveau contrat social mis clairement sur la table, s'exposent à se concurrencer et à défaire les véritables liens, dont nous avons tant besoin.

Autre danger, celui du « retour » d'une gauche palliative – certes volontaire, mais condamnée à l'enfermement des « mesurette », répondant à un impératif démocratique immédiat, mais perdant de vue la force d'innovation qu'il s'agit désormais d'incarner. Éloquent est à ce titre [le débat qui s'annonce autour du « revenu de base »](#), dont il ne faut pas laisser le monopole aux libéraux de tous bords. Auquel cas, ces derniers se réjouiront de s'en servir pour s'acheter bientôt une conscience sociale et écologique ; on distribuera des « minimums », non par souci de la vie bonne et digne, mais pour mieux pallier les « chocs » subis par le système économique. L'interruption de la machine productiviste pourrait même trouver grâce à leurs yeux, à condition qu'elle soit temporaire, qu'elle permette de « refaire une santé à la planète », et qu'on puisse reprendre de plus belle. L'enjeu, désormais, pour le camp adverse, est d'articuler aux « mesures » un « modèle » : qu'au revenu de base réponde *toujours* une conception renouvelée du travail, à l'image de celle développée par le sociologue Bernard Friot¹⁶. Une « révolution » d'autant plus urgente que la crise sanitaire, que nous traversons a jeté une lumière plus crue sur les inégalités socio-économiques, dépendantes d'une organisation du travail à deux vitesses, où les plus nécessaires sont aussi les plus précaires, et subissent la romantisation outrancière du confinement des « *bullshit jobs* » temporaires. D'aucuns y déchiffraient une manifestation supplémentaire de l'opposition entre bloc populaire et bloc élitair¹⁷, qui, si rien n'est fait, pourrait favoriser l'arrivée au pouvoir des « populistes de droite ». En Italie, où la pandémie de Covid-19 a sévi avec le plus de virulence, l'on s'inquiète déjà de l'après, qui sera fonction de « la qualité ou de la médiocrité de nos dirigeants actuels ». « S'ils échouent, l'histoire nous enseigne que ce genre de crises profite souvent au pire » remémore Jacques de Saint-Victor.¹⁸

III. Une crise peut en cacher une autre

Crises et catastrophe

À la crise sanitaire succédera la crise économique, « pire que celle de 2008 » annoncent les médias, en passe de transformer le coronavirus en « coronakrach ».

¹⁵ A. Honneth, *La société du mépris, Vers une nouvelle théorie critique*, Paris : La découverte, 2008.

¹⁶ Voir par exemple, B. Friot, *Puissances du salariat*, nouvelle édition augmentée, Paris : Éditions La Dispute, 2012.

¹⁷ J. Sainte-Marie, *Bloc contre bloc, La dynamique du macronisme*, Paris : Éditions du Cerf, 2019.

¹⁸ J. Saint-Victor, « L'Italie n'est plus conciliante avec les pays du Nord qui l'ont laissée seule face au virus », *Le Figaro*, 4/5 avril 2020.

Les observateurs plus avisés feront néanmoins remarquer que [la pandémie n'est que l'« élément détonateur »](#) et non l'origine directe de la nouvelle crise financière. Les signaux étaient déjà au rouge depuis plusieurs mois, témoignant là encore de l'instabilité d'une économie financiarisée. Parmi les lanceurs d'alerte, Gaël Giraud, ancien évaluateur de risques bancaires et ex-chef économiste de l'Agence française du développement, soulignait [dans nos colonnes](#), en novembre 2019 : « Nous sommes probablement à la veille d'une nouvelle crise financière majeure. » Une succession de « crises » qui n'en finit donc pas, à tel point que le sentiment de vivre dans un monde en *crise permanente*, ne cesse de s'intensifier. Un double-piège puisqu'il conduit à deux phénomènes contraires : insécurité radicale pour les uns, habitude pour les autres. Et l'on finit par manquer cruellement de discernement à l'égard de toutes les menaces, qui tantôt se complètent, s'annulent, ou s'aggravent mutuellement. Pour échapper à cette matrice « de crises », une distinction s'impose entre deux termes, rendus trop souvent équivalents par le discours médiatique et politique : « crise » et « catastrophe ». Tandis que la crise, aussi éprouvante soit-elle, peut se prévaloir d'un « après », la catastrophe, elle, est suspendue à un temps conditionnel. Bruno Latour peut ainsi déclarer : « Si nous avons de bonne chance de « sortir » de la première [la crise du coronavirus], nous n'en avons aucune de « sortir » de la seconde [la catastrophe écologique]. »¹⁹

Le schéma pourtant n'est pas binaire. Il se complexifie dès lors qu'on comprend que la catastrophe englobe *toutes les crises présentes et à venir*, et inversement, que les crises ne sont pas sans effets sur la catastrophe. Le SARS-CoV-2 est une « maladie de l'anthropocène », a notamment indiqué Philippe Sansonetti, microbiologiste et professeur au Collège de France²⁰. D'aucuns préféreraient le terme de « capitalocène »²¹ qui met en cause, non pas les conséquences des actions de l'homme sur l'environnement, mais bien plutôt le modèle productiviste, adopté depuis l'entrée dans l'ère industrielle. La dénomination semble en effet mieux choisie. Pour preuve, le confinement de la moitié de l'humanité a enrayé la machine : [retour du chant des oiseaux, transparence retrouvée des canaux vénitiens, respiration du ciel de Chine, le temps de la dissipation du nuage de pollution provoqué par la suractivité des usines](#). Immense paradoxe cependant, car nous voilà arrivés à un stade de développement tel, qu'une maladie du capitalocène conduit finalement à modérer les conséquences néfastes de ce dernier. Absurdité, cercle vicieux, c'est selon, mais il est au moins à envisager que cette « coronapocalypse » réveille ceux que le sommeil capitaliste a enveloppés. Elle pourrait aussi agir comme ces « récits de la fin du monde », dont parle J.-P. Engélibert, dans un livre d'époque, *Fabuler la fin du monde – La puissance critique des fictions d'apocalypse*. À l'heure où la fiction et le réel s'entrecroisent, il est salvateur d'entendre le message qu'il délivre : « Fabuler la fin du

¹⁹ B. Latour, « Imaginer les gestes- barrières contre le retour à la production d'avant-crise », *AOC*, 30 mars 2020.

²⁰ Voir la conférence donnée par P. Sansonetti au Collège de France : <https://www.college-de-france.fr/site/actualites/Covid-19ChroniqueEmergenceAnnoncee.htm>.

²¹ Voir, par exemple, A. Campagne, *Le capitalocène : aux racines historiques du dérèglement climatique*, Paris : Éditions divergences, 2017.

monde n'est synonyme ni de l'espérer ni de désespérer de l'éviter, mais peut signifier *tenter de la conjurer* et ainsi rouvrir le temps. »²²

Leçons d'indifférence collective

À condition toutefois que l'on parvienne à se défaire de notre indifférence collective, plus ou moins librement consentie, loin d'ailleurs d'être le seul fait de notre contemporanéité. Dès le début du dix-neuvième siècle, ce qu'on ne nomme pas encore « catastrophe écologique » est présagée, dès lors que les idéaux des Lumières se marient avec les transformations économiques et donnent naissance aux rêves du progrès et de l'abondance – rêves aujourd'hui sérieusement remis en cause. Malgré cela, la catastrophe, bien que de mieux en mieux documentée, n'en a pas perdu sa puissance déresponsabilisante. Au contraire, à mesure que croît la banalisation du désastre à venir, s'affaiblit la conviction de pouvoir s'y opposer. Günther Anders, journaliste et philosophe allemand, a formulé avec une grande justesse, la morale qui tend à s'imposer face au danger de la catastrophe : « On crèvera tous ensemble. »²³ Et s'il rapporte cette expression, à la suite d'un échange avec un passager, lors d'un voyage en train, à propos de la menace nucléaire, elle continue de nous permettre de déchiffrer une certaine attitude face à la catastrophe écologique. « Le défaut dont il souffrait, écrit Anders, n'était manifestement pas un aveuglement face à l'apocalypse mais plutôt une *indifférence à l'apocalypse*. » Autre genre d'une tragédie des communs, la catastrophe est trop immense, « trop grande pour être seulement mienne ou tienne », qu'elle annule la capacité à s'y rapporter, tandis que [la doctrine des « petits gestes » subit l'effet pervers inverse](#). La question est, en définitive, toujours la même : *comment quitter l'indifférence ?*

L'hypothèse du moment voudrait que le choc causé par la pandémie de coronavirus agisse comme un « déclic » – qu'elle soit enfin « la crise de trop ». Dans les pages du *Monde*, on pouvait lire : « La crise due au nouveau coronavirus est vue comme l'occasion de faire table rase. Un moment de conscientisation collective express, une sorte de crise salvatrice. »²⁴ Plus prudente, la philosophe Cynthia Fleury précise : « L'un des enjeux majeurs de cette épidémie est d'apprendre à construire un comportement collectif face au danger. »²⁵ Il y a en effet de sérieuses raisons de douter de l'équation crise = collectif ; il est, en revanche, plus juste d'affirmer la nécessité de recréer ce dernier. Comment ? En débutant par valoriser le projet d'une ambitieuse refondation du lien générationnel. Abîmé par de multiples causes²⁶, il est aujourd'hui, plus que jamais, nécessaire de réinscrire une continuité entre les générations qui cohabitent au sein d'une même société, mais aussi entre celles

²² J.-P. Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris : La Découverte, 2017. Accessible en ligne gratuitement, pendant le confinement.

²³ G. Anders, *Le temps de la fin*, Paris : L'Herne, 1960.

²⁴ A. Mestre, S. Zappi, « Comment la gauche pense l'après-coronavirus », *Le Monde*, 4 avril 2020.

²⁵ C. Fleury, « Construire un comportement collectif respectueux de l'Etat de droit », *Le Monde*, 28 mars 2020.

²⁶ Parmi les signes les plus récents de cette dégradation, on peut souligner par exemple le procès en génération des « boomers ». Cependant, par-delà les causes « culturelles », ce sont pourtant des causes politiques qui détissent plus profondément les liens entre les générations. Songeons par exemple, à la récente réforme des retraites, souhaitée par le gouvernement Macron, « retraites à points » qui ne signifiait rien de moins que le passage d'un système de solidarité intergénérationnel à un système de capitalisation individuel.

passées et à venir. Car nous sommes *toujours déjà* précédés : biologiquement, certes, par nos parents, mais aussi, historiquement, par ceux qui nous lèguent, sans testaments, leurs combats. Nous sommes également, non pas « responsables » de ceux « d'après », mais à notre tour de futurs légataires, « On ne crèvera pas encore tous ensemble. » Alors, dans ce *temps qui reste*, il nous faut perpétuer l'élan du « prendre soin les uns des autres » qu'a ranimé la crise sanitaire et lutter contre toutes les causes des violences intergénérationnelles qu'elle a également dévoilées en opposant, par exemple, « les jeunes » intouchables et les « vieux » vulnérables. Une page de notre histoire, qui s'est déroulée pendant la Révolution française, nous rappelle qu'il avait jadis été question de créer deux chambres parlementaires : l'une des anciens, l'autre de la jeunesse. « La première sera la sagesse de la République, la seconde, son imagination » proclamaient les révolutionnaires²⁷. Et pour ceux que l'éloquence ne saurait persuader, une autre proposition, plus subversive encore, est sur la table : elle s'appelle *Métamorphoses*. « La métamorphose est la continuité entre tous les vivants présents, passés et futurs [...] Chacun de nous est la vie des autres » soutient le philosophe Emanuele Coccia²⁸. Vertige que de se figurer tous dépendants d'une même existence ? Il y a de ça, oui. Mais également une perspective tout aussi palpitante, car la métamorphose est imprévisible et source intarissable de renouveau : « Les virus nous rappellent que n'importe quel être peut détruire le présent et établir un ordre inconnu. »²⁹

IV. Le temps du changement

« Comme si de rien n'était »

On voudrait y croire. « Est-ce vrai, *enfin*, rien ne sera plus comme avant ? » Avant de se laisser séduire, il nous faut faire détour par une dernière étape et renverser la question. [Pourquoi les choses continuent-elles toujours comme avant ?](#) Pourquoi, après chaque crise et ses mirobolantes promesses, cet insupportable retour au même ? L'écrivain Franz Kafka peut nous guider, lui qui écrit, dans la fulgurance de l'aphorisme : « Il retourna alors à son travail comme si de rien n'était. » Cette observation nous est familière parce qu'elle procède d'une grande quantité obscure de vieux récits, même si elle n'apparaît peut-être dans aucun d'eux. »³⁰ C'est qu'il ne faut pas sous-estimer la puissance des histoires – de celles qu'on se raconte, mais surtout de celles qu'on nous raconte. D'abord, celle de « l'état naturel des choses » : elle a grandi à mesure de la victoire du libéralisme économique. Si bien que nous voici désormais dans ce qui ressemble à une étrange impasse : comment se *libérer* du libéralisme ? Puis, celle de « l'absence d'alternative » : elle

²⁷ Voir J. Saint-Victor, T. Branthôme, *Histoire de la République en France, Des origines à la Ve République*, Paris : Economica, 2018.

²⁸ E. Coccia, « Les virus nous rappellent que n'importe quel être peut détruire le présent et établir un ordre inconnu », *Libération*, 14/15 Mars 2020.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ F. Kafka, *Aphorismes de Zürau*, 1931. [en ligne : [Œuvres ouvertes](#)].

s'est confirmée à mesure que nous rendions nos armes. Enfin, celle de « la fin de l'histoire », qui, pour sa part, s'est ridiculisée. Mais la rengaine et déjà ancienne, on a prédit beaucoup de fins qui ne sont pas arrivées. Pour autant, il ne faut pas sous-estimer la force d'inertie qui travaille l'Histoire. Marx, dans *Misère de la philosophie*, insistait déjà : « Il y a eu de l'histoire, mais il n'y en a plus. »³¹ La « bourgeoisie », une fois arrivée au pouvoir, maintient sa domination et perpétue des « lois naturelles indépendantes de l'influence du temps »³². À moins que nous ne reprenions le contrôle du temps, à moins que nous ne parvenions à nous tirer des filets de la résignation, à moins que, cette fois-ci, *nous n'y retournions pas*. Pas comme ça. Pas avec les mêmes conditions. Pas avec cette existence au rabais, où il faut apprendre à « se contenter de ce qu'on a » et à « s'estimer heureux d'avoir un toit sur la tête ». « Le bonheur n'a de valeur que s'il est commun et partagé » rappelle Thomas Branthôme³³. Pour conjurer alors la tentation du renoncement, c'est à l'expression de tous les « quand même », qu'il faut s'attaquer ; à tous ceux qui essaieront, « *quand même*, il faut y retourner... », on répondra non.

La seule stratégie d'immunité collective qui vaille est donc désormais celle contre l'oubli, car il est la véritable assurance vie d'un système injuste. « [Nous n'oublierons pas](#) » écrivait Andy Battentier, dans nos pages, pour appeler chacun d'entre nous à exiger que nos gouvernants *rendent leurs comptes* – eux, qui d'ailleurs s'en inquiètent déjà³⁴. Plus encore, il s'agit de ne pas oublier tous les « héros du quotidien », tous ceux qui ont continué à prendre des risques pour assurer le confort des autres. Et quelle violente réalité, quand Paris découvre, par exemple, que ceux qui la font vivre sont ceux « d'au-delà du périph' », pour qui elle n'a d'habitude guère d'égards³⁵. Enfin, il s'agira plus fondamentalement de ne pas oublier que le changement ne doit plus être fonction de nouveaux drames ; qu'il ne faut plus attendre des milliers de morts, dont nombreux ne bénéficient plus même d'un deuil honorable, pour finalement comprendre que nous devons entièrement modifier nos priorités. Car chaque vie doit être protégée – et toutes celles qui le peuvent, être sauvées. Très loin, très loin de cette « médecine guerre », dont il nous faudrait nous accommoder « en temps de crise », et qui cherche à nous expliquer lesquels méritent de ne pas mourir³⁶.

Si l'on se promet alors qu'il n'y aura pas de crise de plus, accepterions-nous de tout arrêter ? La pandémie de coronavirus est décrite, sous la plume de plusieurs intellectuels, comme « un signal d'alarme », venant « mettre à l'arrêt le train fou d'une

³¹ K. Marx, *Misère de la philosophie*, 1847.

³² *Ibid.*

³³ T. Branthôme, « Il ne faut pas avoir peur de faire une critique de la République lorsqu'on est républicain », *Marianne*, 10 juin 2019.

³⁴ M. Rescan, O. Faye, « Coronavirus : l'exécutif sur la défensive face aux critiques de sa gestion de la crise », *Le Monde*, 1^{er} avril 2020.

³⁵ L. Couvelaire, « L'inquiétante surmortalité en Seine-Saint-Denis : « Tous ceux qui vont au front et se mettent en danger, ce sont des habitants du 93 », *Le Monde*, 4 avril 2020.

³⁶ C. Fleury, « Construire un comportement collectif respectueux de l'Etat de droit », *art. cit.* « Les médecines de guerre et de catastrophe connaissent bien ce dilemme, qui ne se focalise plus sur la singularité du patient mais sur une logique collective. Ce qu'il faut comprendre, c'est que nous pouvons tous retarder, voire empêcher, cette priorisation. »

civilisation fonçant vers la destruction massive de la vie »³⁷. D'autres théorisent la révolution comme « frein d'urgence », dans le sillage des travaux de Walter Benjamin³⁸. Mais cette dernière pour se parachever tient peut-être, non pas seulement au geste d'interruption, mais à notre capacité de faire durer cette suspension, au moins *le temps qu'il faudra*. Serions-nous assez visionnaires pour parier ainsi sur un autre avenir ? Face au « confinement temporel »³⁹, qui est l'autre nom de notre absence d'horizon, il faut écrire un avenir qui ne ressemblera pas à tous les autres. Un avenir qui doit se penser depuis le moment radicalement singulier qui est le nôtre : à la fois temps conditionnel de la catastrophe écologique qui guette, mais aussi temps résolument ouvert. François Hartog, dont les travaux font autorité sur l'histoire et la sociologie du temps⁴⁰, vient tout juste d'écrire, « trouble dans le présentisme », où il affirme que « la crise actuelle pourrait bien ouvrir sur un temps nouveau. »⁴¹

Le courage de commencer

Notre tâche toutefois est grande, car si le temps est ouvert, encore faut-il s'y infiltrer. Rappelons Blanchot, qui commentant René Char, poète de la Résistance, n'a pas manqué de clairvoyance : « L'avenir est rare, et chaque jour qui vient n'est pas un jour qui commence. »⁴² Il n'y a en effet de commencements, que là où *nous passons à l'action*. Certains ont déjà pris les devants, « les forces vives » ont fissuré l'immuable et l'inéluctable. Les brèches sont nombreuses, entre celles creusées depuis les anciennes places occupées, jusqu'aux derniers soulèvements des gilets jaunes, sans évidemment négliger toutes les batailles sociales, pour le droit du travail, pour les retraites, pour l'hôpital. Non qu'elles soient équivalentes et qu'elles « convergent » entre elles, avec le projet d'un programme commun, dont on leur a toujours reproché le défaut. Leurs finalités n'étaient pas de préparer les élections, mais de préparer le terrain. Désormais, il est l'heure d'être à la hauteur des premiers, qui ont été courageux. « Avec le souci d'agir. Dès maintenant » écrit Serge Halimi « car, contrairement à ce que le président français a suggéré, il ne s'agit plus d'« *interroger le modèle de développement dans lequel s'est engagé notre monde* ». La réponse est connue : il faut en changer. »⁴³ Nous en avons une occasion historique, comme en atteste l'intuition soudainement partagée d'un « *kaïros* », pour reprendre un terme des Grecs, qui voulaient, par-là, signifier « cet instant opportun qui transforme un événement en commencement historique, qui produit un avant et un

³⁷ J. Baschet, « Le XXI^e siècle a commencé en 2020, avec l'entrée en scène du Covid-19 », *Le Monde*, 2 avril 2020. Voir également B. Latour, « Imaginer les gestes- barrières contre le retour à la production d'avant-crise », *AOC*, 30 mars 2020.

³⁸ M. Löwy, *La révolution est le frein d'urgence*, Paris : L'Éclat, 2019. Accessible en ligne gratuitement, pendant le confinement.

³⁹ J.-L. Nancy, « La pandémie reproduit les écarts et les clivages sociaux », *Marianne*, 28 mars 2020.

⁴⁰ Voir à ce sujet les travaux de F. Hartog, *Temps, histoire, régimes d'historicité*, Paris : Points, 2003 (préface de 2012).

⁴¹ F. Hartog, « Trouble dans le présentisme : le temps du Covid-19 », *AOC*, 1^{er} avril 2020.

⁴² M. Blanchot, à propos de R. Char, *La parole en archipel* [1962], Paris : Gallimard, 1986.

⁴³ S. Halimi, « Dès maintenant », *Le Monde diplomatique*, art. cit.

après »⁴⁴. Et l'historien Jérôme Baschet d'ajouter : « Le XXI^e siècle a commencé en 2020, avec l'entrée en scène du Covid-19. »⁴⁵ Précisons, à condition que nous soyons prêts, car le virus, lui, n'a que faire de nos calendriers.

Le sommes-nous ? « L'alternative » tant fantasmée est-elle disponible ? Le débat est ouvert : certains n'y croient pas. Le sociologue Michel Wieviorka persiste, dans une tribune publiée dans Libération⁴⁶, « 'Les jours heureux' sont pour demain », pas pour *maintenant*. En cause selon lui, l'absence « d'acteurs et de pensées politiques », capables de « se projeter vers un futur » et de « transformer la situation ». Il poursuit : « Nous ne voyons guère pour l'instant se constituer les lieux, les forces et les idées d'un New Deal ou d'une Reconstruction. » À l'inverse, nous répliquons qu'il y a des acteurs et des pensées politiques et que ne se profile, à travers ces dernières lignes, qu'un délit d'attentisme, qui risque d'ailleurs de nous faire perdre notre « *kāiros* ». L'autre monde ne sera pas « livré », il ne sera pas prêt-à-l'emploi. Il n'advientra seulement que si la multiplicité des forces à l'œuvre dans nos sociétés se conjuguent. Beaucoup sont déjà là, dès lors qu'on apprend à mieux observer : forces programmatiques (scénarios et plans de financement de la transition écologique ; préservation et réinvention de l'État social ; rénovation de la démocratie et réaffirmation la souveraineté populaire⁴⁷), forces idéologiques (renaissance d'un socialisme-écologique, non-productiviste, porté par le Green New Deal⁴⁸ ; renouveau du républicanisme, coloré de l'héritage jacobino-marxiste), forces intellectuelles (refondation épistémologique de l'histoire soutenue par Jérôme Baschet⁴⁹, éclairage des idées politiques apporté par Pierre Charbonnier⁵⁰, renaissance d'un féminisme anticapitaliste venu des États-Unis et des travaux de Nancy Fraser⁵¹), forces citoyennes, enfin – nombreux sont ceux qui s'activent partout sur le territoire et qui sont prêts.

Le défi, à présent, n'est plus de « penser » l'autre monde, mais de le concrétiser. Dans son ouvrage, ambitieusement nommé *Utopies réelles*, traduit en français en 2017, le sociologue Erik Olin Wright insiste sur la nécessité de combiner trois stratégies que le socialisme a pourtant historiquement dissociées : une stratégie révolutionnaire et « rupturiste », une stratégie interstitielle correspondant au développement en marge de l'État de communautés « alternatives », une stratégie symbiotique fidèle au jeu institutionnel des démocraties et reposant sur les luttes de

⁴⁴ C. Fleury, « Construire un comportement collectif respectueux de l'État de droit », *art. cit.* Voir également : F. Hartog, « Trouble dans le présentisme : le temps du Covid-19 », *art. cit.* ; H. Rosa. « Le miracle et le monstre un regard sociologique sur le Coronavirus », *AOC*, 8 avril 2020.

⁴⁵ J. Baschet, « Le XXI^e siècle a commencé en 2020, avec l'entrée en scène du Covid-19 », *Le Monde*, *art. cit.*

⁴⁶ M. Wieviorka, « Les jours heureux sont pour demain », *Libération*, 5 avril 2020.

⁴⁷ Voir par exemple les récentes notes de [l'Institut Rousseau](#) : « Comment financer une politique ambitieuse de reconstruction écologique ? », « Décentralisation et organisation territoriale : vers un retour à l'État ? », « Listes citoyennes, municipalisme : Quelle démocratie locale après les gilets jaunes ? ».

⁴⁸ Un renouveau du socialisme venu des États-Unis, dont Bernie Sanders et Alexandria Ocasio-Cortez se sont faits les porte-voix politique et médiatique.

⁴⁹ J. Baschet, *Défaire la tyrannie du présent, Temporalités émergentes et futurs inédits*, Paris : La Découverte, 2018.

⁵⁰ P. Charbonnier, *Abondance et liberté, Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris : La Découverte, 2020. Accessible en ligne gratuitement, pendant le confinement.

⁵¹ N. Fraser, *Le féminisme en mouvements. Des années 1960 à l'ère néolibérale*, Paris : La Découverte, 2012. Voir également : C. Arruzza, N. Fraser, T. Bhattacharya, *Féminisme pour les 99 % : Un manifeste*, Paris : La Découverte, 2019.

la social-démocratie. Il se pourrait que les deux premières soient adoptées : *kairos* révolutionnaire, brèches communautaires. Manque à l'appel la subversion du jeu institutionnel, dont une force politique émergente doit absolument se saisir. Mais ne nous y trompons pas, la transformation du monde ne sera envisageable que si les forces politiques se changent en forces socio-politiques. Pour cela, il nous faut gagner une autre bataille : celle du probable et du possible. Nous avons désormais « grâce » à la crise sanitaire, de notre côté, la preuve qu'une volonté politique ambitieuse peut prendre des décisions tout aussi ambitieuses. Il nous reste à convaincre de la possibilité d'un *another way of life*. La société de production, la société de consommation, la société du spectacle ont fait leur temps. Ces dernières ont su conquérir les imaginaires ; notre tâche est d'en faire de même.

Ainsi, la politique commence avec l'imagination. Jacques Rancière affirme, qu'au moment de la Révolution française, « c'est cette imagination politique qui a changé le monde »⁵². Et si elle « manque cruellement aujourd'hui », selon lui, charge à nous de l'alimenter ; en détournant les médiums qui nous enferment, en lisant, en écrivant, en parlant, en créant⁵³. En retrouvant une « joie brute », que Spinoza considérait comme le remède aux passions tristes, qui ont plus facilement tendance à gagner la population⁵⁴. En luttant, ultimement, contre nous-mêmes ; car notre pire ennemi, outre l'infinie résilience « du système », est aussi notre douce servitude. Faire tomber alors la stratégie du passager clandestin et déminer le cercle infernal du « j'agis, seulement si toi d'abord », voilà également un projet d'époque. En prenant la mesure des dépendances qui nous asservissent et de celles qui nous protègent, en consacrant le passage d'un régime normatif du devoir (« Nous devrions assurer la santé de tous ») à un régime performatif du pouvoir (« J'assure la santé de tous, si... »), il nous sera à nouveau permis d'espérer. Osons, cette fois, faire Cité commune. Osons, cette fois, collectivement commencer.

Remerciements tout particuliers à la rédaction du Vent Se Lève et aux « amis » qui ont rendu ce texte possible, au fil de leurs riches contributions et de nos inépuisables discussions.

⁵² J. Rancière, *En quel temps vivons-nous ?*, op.cit.

⁵³ Parmi les derniers grands élans de créativité collective, songeons à celle qui s'est déployée au cours du mouvement des gilets jaunes. Voir à ce sujet : D. Saint-Amand, « Parce que c'est notre rejet » : poétique des Gilets Jaunes », AOC, 30 juillet 2019.

⁵⁴ « Méfiance », « Lassitude », « Morosité », arrivaient ainsi toujours en tête pour caractériser « l'état d'esprit actuel » des Français, dans le dernier [Baromètre de la confiance politique](#) (Février 2020).

LEVENT
SE LEVE



lvsl.fr